

Deux jours plus tard, des plaintes arrivèrent à la ville au sujet de nombreux ravages exercés par les tigres au-dessus de Gedang. Il fut arrêté que Black et moi nous nous rendrions sur les lieux, la nuit suivante.

Nous quittâmes Calcutta dans le même équipage que la première fois. Arrivés à l'endroit signalé, nous prîmes chacun nos postes. Mais je m'arrangeai de façon à demeurer dans le voisinage du capitaine, sans qu'il s'en doutât. Je tenais à observer comment les choses se passaient entre lui et les tigres.

Dès qu'on me crut éloigné, deux domestiques accoururent, portant dans leurs bras des paquets assez semblables à de longs échelas de vignes. Le capitaine en tira autant je ne sais d'où, probablement de ses coussins. Avant de le laisser seul, ses serviteurs, ordinairement, disposaient sur l'emplacement qu'il indiquait pour s'y arrêter, une espèce de plancher, sous prétexte de garantir leur maître de l'humidité.

Or, sur ce plancher, je vis se dresser en un clin d'œil quatre palissades qu'on surmonta d'une sorte de plafond ; après quoi les valets se retirèrent à quelque distance, comme pour faire le guet. Mais j'avais eu la précaution de me cacher sous bois, afin de me soustraire à leurs regards.

Ainsi Black était bel et bien enfermé dans une bonne et solide cage, au centre de laquelle il pouvait défier les assauts des bêtes fauves. Dès lors, ses exploits ne m'étonnaient plus.

Il avait gardé avec lui un cochon de lait, qu'il se mit à faire crier. Au bout d'une demi-heure, un tigre parut et bondit sur la cage. Aussitôt le capitaine tira à travers les barreaux ; mais l'animal, qui n'était sans doute pas blessé à mort, se rua sur les palissades qu'il mordit avec rage, et il fallut deux autres balles pour l'achever. A l'abri de son rempart, Black les lui adressa à loisir et en toute sécurité. Puis il se hâta de défaire sa cage, et ses domestiques accoururent pour l'aider.

En proie à une vive indignation, je me levai brusquement et m'élançai vers le lieu où s'était jouée cette comédie.

A ma vue, le capitaine se troubla. Je me préparais à l'apostropher en termes irrités ; mais une pensée que je n'ose avouer me retint ; je feignis de n'avoir rien remarqué, quoique je me fusse parfaitement aperçu que les barreaux de la cage étaient doubles et en solide bois de bambou.

— Eh bien ! capitaine, dis-je avec une certaine désinvolture, encore un succès ! Mais où donc est le tigre ?

— Là-bas », répliqua Black en m'indiquant le côté opposé à celui où la bête fauve était tombée.

Je fis semblant de chercher, et bientôt mon compagnon me cria :

— Major, voici le tigre ! Malgré ses trois coups de feu, le drôle a eu la force de se traîner quelques pas, et de se rapprocher de moi. Certes, je l'ai échappé belle. »

Quand je me retournai, toute trace de la cage avait disparu. Continuant mon jeu, je m'extasiai sur la grandeur du tigre et la vitalité qu'il avait déployée. Ensuite nous cherchâmes un gîte pour le reste de la nuit.

Au moment où nous traversions des halliers le cri d'une panthère s'éleva non loin de nous. Le capitaine tressaillit et s'écarta prudemment.

Quand nous entrâmes dans la chaumière ou nous devions nous arrêter jusqu'au jour, Black fixa sur moi un regard pénétrant. Mon impassibilité sembla le rassurer, et avec la confiance toute sa forfanterie lui revint.

A notre retour à Calcutta, il fut accueilli comme un héros. Cependant, je ne pus m'empêcher de raconter confidentiellement à quelques amis ce que j'avais découvert. Mais, étant dans l'impossibilité de prouver mes dires, je me gardai bien de toute allusion publique à ce sujet ; on m'eût accusé de jalouser la réputation du capitaine.

Je résolus donc de me taire pour le moment, laissant au temps et à l'imprudence de Black le soin de révéler sa fourberie.

Je ne tardai point à reprendre la route de Dawk, où je rentrai le cœur ulcéré et plein de mépris pour le capitaine.

Je restai plusieurs jours sans sortir du territoire de Dawk, employant mes loisirs à chasser aux environs et poussant même parfois assez avant dans le pays.

Un jour, dans le voisinage d'une grosse bourgade, où nous comptions nous arrêter, mon domestique et moi, nous descendîmes de cheval au bord d'une petite rivière, dont la limpidité nous invitait à nous baigner.

Quand nous eûmes contenté notre désir, nous remontâmes sur la berge, et je vis un homme que notre présence mit en fuite. Mais je reconnus aussitôt en lui un de mes hôtes de la forêt, le jeune fils du paria qui nous avait si bien accueillis, Meung en un mot.

Je recommandai à Ludolfus de courir après lui. Mon serviteur le ramena au bout de quelques instants, et le jeune homme se montra fort joyeux de nous rencontrer. Il m'apprit pourquoi il avait quitté ses bois.

Meung voyageait pour son plaisir. N'ayant jamais franchi les limites de la forêt où il résidait avec sa famille, il avait éprouvé le désir irrésistible de voir le monde, les villes, leur population, et il avait obtenu de ses parents la permission de faire une excursion de quelques semaines.